

Nature et cultures

Depuis plusieurs générations, nous vivions et nous pensions, en Occident, comme si nous devions séparer la nature, dite dure, et les cultures, dites douces. D'un côté, les orages et les tsunamis, privés d'intention ; de l'autre, les institutions et les dialogues, humains et conventionnels. D'un côté, les forces ; de l'autre, les codes.

Mais voilà, je ne dis que cela depuis plusieurs pages, nous avons fait que le doux devienne, à nos yeux, à nos oreilles, à nos âmes... aussi dur que le dur ! Avons-nous commis, en séparant ainsi nature et cultures, une erreur de jugement, induisant un crime mortel contre nous-mêmes et le monde, inerte et vivant ? En effet, nous ne savons traiter de la pollution qu'en termes physiques, quantitatifs, bref, qu'au moyen des sciences dures. Eh non, il s'agit bien de nos intentions, de nos décisions, de nos conventions.

Bref, de nos cultures.

La dépossession du monde

« Le premier vivant qui ferma un terrain en s'avisant de pisser sur son pourtour devint le premier propriétaire en même temps que le premier des pollueurs. » Voilà

du Jean-Jacques en version écolo. De la pollution vient l'appropriation et réciproquement. Depuis l'invention de la chasse d'eau – fin du XIX^e siècle à Londres – et celle du tout-à-l'égout, il devint, en effet, difficile – et fort rare – de pouvoir marquer nos niches par l'urine ; changeant de régime, nous nous rabattîmes sur d'autres techniques, dures et douces. Ne prenant, dans nos comptes, que les premières, nous risquons de ne pas résoudre le problème.

Non, je me trompe, tout peut changer. Car, inversement, ne pas polluer, cela équivaldrait à ne point s'approprier ni envahir. Voici la nouveauté sublime : une avancée neuve vers la paix. Le cercle de plus haut se bouclerait autrement. Voilà : je dois recommencer pour la dernière fois. Beaucoup d'animaux délimitent leur niche par l'urine ou quelque autre déjection. Si je crache dans la soupe, nul ne pourra plus la déguster que moi : elle en devient ma propriété. Le propre s'acquiert et se garde par le sale. Nous avons suivi les conduites animales, agricoles, religieuses, tribales, nationales, industrielles, mondiales... Or je viens d'employer le verbe précis, *délimiter*, c'est-à-dire *dessiner les frontières du lieu où je règne en maître et possesseur*. Le propriétaire se clôt dans des bornes. « Le premier qui, ayant enclos un terrain, s'avisa de dire : 'Ceci est à moi'... » Rousseau, je l'ai dit, a tout faux, *sauf la clôture, sauf le bornage, sauf les frontières, les limites, les bords*. Celui qui vit son frère s'adonner par le labour au dessin d'une muraille se fit tuer par son jumeau ; ainsi,

son sang, salissant le sol, fonda la muraille de la ville. Cette histoire de la fondation romaine demeure vraie, du *pagus* latin au cadastre, jusqu'aux frontières nationales.

Le réseau de ces limites, personnelles ou familiales, ou des frontières, paysannes, cadastrales, nationales, internationales, sur les mappemondes, les portulans et les routiers, répète-t-il celui de l'origine antique, celui que dessine l'urine sur le treillis de certaines niches écologiques, ou cet autre qui auréolait, au matin, le drap de sperme et que l'expression populaire – si judicieuse, souvent – nommait carte de géographie ? Si oui, ne disparaît-il pas, aujourd'hui ?

Évanouissement des limites : fin de la Géographie ?

De fait, je ne sais si des éthologues se divertirent quelque jour à lever une carte dont les zones et les traits portraiturent les niches définies par la pisse des mâles divers d'une forêt, d'une savane ou d'un désert. Je ne sais si quelque voyeur dessina quelque jour sur une page les auréoles tachées sur un drap par lesdites raisons éjaculatoires. Je ne sais si quelque thésitif de quelque science humaine eut l'idée de représenter les bavures qui salissent un tissu, un plancher, une salle. Ni si quelque historien traça le passage de rois ou de héros sanglants en pointant les marques des cendres et des membres épars laissées par les sacrifices qu'ils offraient jadis aux dieux. Imaginons levés ces différents cadastres et empilons-les *sous* ceux d'une commune, avec ses parcelles

et herbages, mouillères et labours, eux-mêmes glissés sous la carte de l'arrondissement, du département, de la région, de la nation, du continent, plus celles dont les formes et les teintes expriment les religions, les langues, les cultures, l'économie, la densité de la population... J'eusse aimé que vous lussiez mon volume comme cet *Atlas stercoraire* où l'appropriation croissante eût ainsi empilé cent réseaux de ces marques, taches et bornages.

Or, depuis au plus l'âge de Bronze, depuis la révolution industrielle au moins, les effluents de la chaleur, ne connaissant plus de limites, se diffusent dans l'atmosphère, ici, là et par le monde. Ce qui fuit des feux humains ressemble à la dynamique chaotique des éruptions volcaniques, dont nous savons qu'elles peuvent induire des hivers nucléaires. Le patron d'un haut-fourneau pouvait salir l'air jusqu'à l'océan et la stratosphère ; du coup, il agrandissait sa propriété sur terre, les eaux et les airs, *sans limites* ; qu'il le veuille ou non, sa propriété se gonflait, se mondialisait... explosait. Elle se fondait dans et par toutes les autres, voisines ou lointaines. S'annulait-elle, alors, pour passer ainsi toute clôture ? Plus de traces, plus de marques, plus de cartes, plus d'atlas, plus de Géographie ; plus de couleurs, plus de limites... Revenons-nous avant la Géométrie, aux ères où Anaximandre inventa une étendue indéfinie ? Je vais bientôt dire qu'aux extrêmes, cette croissance de l'appropriation sonne, en effet, une fin de la propriété.

Pour clarifier cet évanouissement des frontières et en penser même l'origine, il suffit seulement de sentir l'urine du tigre, ou, mieux, d'ouïr le chant du rossignol. « Le premier qui, ayant enclos un terrain, s'avisa de parler fort, de crier, de jouer du clairon ou de la trompe, pour annoncer au loin : "Ceci est à moi", inventa l'occupation d'un espace sans limites, qui put croître, par la suite, avec l'invention du micro, de la radio, des techniques dites *télé*, ce qui signifie : qui porte au loin. Il ouvrit à jamais la clôture du terrain. » Tout est à moi, dit-il. Tout est à nous, répondirent tous ses voisins – tous ses rivaux, tous les Remus de ce Romulus – en même temps que tous les hommes au-delà de l'horizon.

Nous croyons que le terme réseau résume nos modernités, alors que, tout au contraire, il exprime cette étendue disparue. Nous n'habitons plus l'espace de nos pères.

Un nouvel espace

Dès lors, la pollution, telle que nous en souffrons depuis le XIX^e siècle et telle que, se mondialisant aujourd'hui, nous la dénonçons et nous en inquiétons, bouleverse les données primaires, vitales, « naturelles »... de cette salissure et ses vieux résultats ; elle nous oblige à changer nos usages d'appropriation. Nous n'habitons plus le même espace : le nouveau ne connaît plus de bornage possible. Nous mêlons inextricablement nos effluents. *Nous ne pouvons plus enclore un terrain.* Nous ne pouvions

le faire que sur l'ancien espace, aisément cartographiable. Or nous n'y vivons plus, désormais. Nous hantons un espace topologique, sans distances, plutôt que la vieille étendue, euclidienne ou cartésienne, métriquement repérable par un réseau de coordonnées. Nos techniques, globales, nos objets-monde, nos communications, dont la portée sort même du système solaire... viennent de la transformer en un tout autre espace, de voisinages et de continuités, difficilement découpable. Sur cette topologie sans distances ni mesures disparaissent les terrains à la Rousseau.

Certes, nous ne pensions pas – et je ne pensais pas jusqu'à ce travail – que ladite pollution résultât de la volonté humaine de s'approprier le monde, que nous le salissions surtout pour le posséder. *Eppure !* comme Galilée s'exclama, les chiffres le vérifient : les puissants polluent plus que les misérables, je l'ai dit. Avions, trains, voitures, deux-roues émettent du CO₂, mais aussi du bruit pour annoncer au loin l'importance des voyageurs et l'emprise sur l'espace des compagnies de transport. On mesure fortune et pouvoir par le volume de leurs déchets. Ainsi, par dur et doux, la pollution signe la volonté de puissance, le désir de l'expansion spatiale, oui, *la guerre de tous contre tous*.

Revenant à une origine qui fit longtemps méditer les philosophes, je médite, à mon tour, sur trois stades, anciennement repérés par Dumézil, aussi bien que sur

leur fin. Le siècle des Lumières tenta de nous libérer de Jupiter, je veux dire de l'emprise du divin. Y réussit-il ? Passé le second conflit mondial, quelques hommes de talent et de bonne volonté inventèrent une Europe sans frontières pour tenter, à leur tour, de libérer leurs nations de l'emprise de Mars, je veux dire des horreurs mortelles de la guerre. Réussiront-ils ? Faut-il désormais nous affranchir des affrontements déclenchés par l'emprise de Quirinus, je veux dire par la production, le travail, l'épuisement des ressources, le commerce, l'économie, la circulation volatile des biens et des signes ? Quelles nouvelles Lumières libéreront l'humanité de ces trois faux dieux ?

Ils découpaient les cartes religieuses, politiques et sociales de l'espace indo-européen, au moins. Et, de nouveau, cette cartographie s'évanouit, avec nos fumées.

Le Déluge, au bout de l'expansion

Même s'ils ne peuvent passer pour des lecteurs de Descartes, ceux qui refusent de signer tout protocole et continuent, avec le vieux dieu Quirinus, de faire croître travaux – qui, par parenthèse, repensera, le travail, selon ces données nouvelles, qui calculera le rendement décroissant du travail productif dont les déchets s'accumulent pendant que baisse l'utilité de ses résultats, qui inventera un *vatrail*, inversé, dont les œuvres auront

à reconstituer ce que l'ancien travail aura détruit ? –, travaux, dis-je, fortunes et projets, avouent, ainsi, qu'ils entendent rester maîtres et possesseurs de la nature : non seulement d'un lieu, comme jadis, mais du monde, justement quadrillé par des coordonnées cartésiennes. Mondialisée, l'actuelle pollution résulte de la lutte pour posséder l'espace en totalité. Se doutent-ils que cette perte des limites supprime celles de la propriété ?

Il suffit de passer, en effet, à l'extrême, pour entrevoir cette fin. Au terme, global, de la croissance formidable qui donne son rythme à mon livre, voyez se dresser devant vous une figure dure du Déluge : la planète totalement envahie d'ordures et d'affiches, lacs saturés de déchets, fosses sous-marines regorgeant de plastiques, mers couvertes de débris, de résidus et d'épluchures... Sur chaque rocher de montagne, sur chaque feuille d'arbre, dans chaque parcelle labourable... s'imprime de la publicité ; sur chaque herbe s'écrivent des lettres ; les grandes marques mondiales tracent leurs images géantes sur les glaciers géants de l'Himalaya. Comme la cathédrale de légende, le paysage s'engloutit sous le tsunami des signes. Toutes espèces disparues, nous restons *seuls au monde*, entre nous. Dans cette arche globale, hantée seulement par notre espèce, où restent quelques déchets de politique – le public de la publicité –, la nature s'abîme sous la « culture ». Dans le premier Déluge, celui sur lequel Noé flota, la culture avait disparu sous la nature.

En cette inondation finale, inverse de l'initiale, existera-t-il un seul point dense où chercher un chef-d'œuvre, un seul diamant dense de sens ? Qui ne sent qu'alors ne flottera plus que l'homogène déjection du Grand Propriétaire, *sapiens sapiens*, qui aura gagné ? Il existe déjà des îles où cette fin pue et s'annonce.

De la paix

À supposer, inversement, que, pour rétablir le climat par exemple, nous luttons loyalement contre l'effet de serre, alors, en remontant vers nos intentions subjectives et collectives, nous devrions limiter les moyens et les volontés d'appropriation qui séparent, *dans l'espace objectif*, les faibles des forts. À supposer donc que nous luttons contre la pollution, nous devrions signer les prémisses d'un nouveau Contrat social généralisé, celui que j'appelle naturel, dont j'énonce, dans le livre présent, quelques conditions préalables inédites dans le précédent. Car, en généralisant ou mondialisant la saleté, en gommant, de cette façon, les frontières où accède et s'arrête l'acte de salir, donc de s'approprier, *le droit de propriété atteint, tout à coup, un seuil insupportable, exactement invivable*. Il faut donc le repenser, je veux dire dépasser son statut actuel où il avoisine encore les conduites animales. Il s'agit d'avancer, une fois encore, sur le chemin malaisé de l'humanisation.

Quand, ainsi, la propriété ne reconnaît plus ses bornes, l'espace qu'elle découpait n'appartient plus à personne,

car la propriété n'existait que de tracer le réseau de frontières d'un monde que son treillis bariolait. Nous ne nous apercevions pas que nous n'habitions que dans des réseaux de cartes qui n'exprimaient que l'appropriation. Et, maintenant, l'étendue transparente, visible, lisible, acoustique, même l'air respirable... n'appartiennent-ils point à tous, c'est-à-dire à personne ? Je rêve, par exemple, que l'espace perceptif redevienne *res nullius*. À qui, pour un autre exemple, adjudger, attribuer les passages du Nord-Est et du Nord-Ouest, bientôt libérés des glaces de la banquise par le réchauffement ? Et qui aura le droit de les attribuer ? Les pays *limitrophes*, au sens de la Géographie actuelle, désirent, normalement, s'assurer de ce droit. Pourquoi ? Pour y multiplier des échanges à moindre prix, pour qu'y transitent vaisseaux et commerce, pour s'enrichir bien sûr, et, du même coup, polluer plus encore. Pollution-propriété, ma thèse ne se dément pas.

Le droit de propriété dépendait donc de cet ensemble croisé de clôtures ; cela, je le répète, dessinait un atlas de mille cartes, où de grands empires avoisinaient des petits. Diffusée partout, la chaleur fond l'ensemble de ces fines résilles. Le feu mondial dissout l'espace où elles se trouvaient plongées. Hantons-nous encore cette mappemonde ? Non, nous entrons, au contraire, dans un nouveau monde où s'efface peu à peu le découpage, bariolé par l'écriture des limites, de ces appropriations. Habitat propre, le monde, *en location globale*, devient l'Hôtel

de l'Humanité. Nous ne l'avons plus ; nous ne l'habitons plus que comme locataires.

Le Contrat naturel dénonçait, en préambule, l'ordre cartésien, acte agressif et léonin d'appropriation ; nous ne devons plus nous faire maîtres et possesseurs de la nature. Le nouveau Contrat devient un traité de location. Quand nous deviendrons de simples locataires, nous pourrons envisager la paix ; paix avec les hommes, parce que paix avec le monde. Que vienne cette *cosmocratie*.

La dépossession du monde

Difficile et sale jusque-là, ma méditation me donne soudain en récompense une découverte possible, mais éblouissante, de la beauté. Et si percevoir celle du monde – aussi celle des œuvres et des corps humains – consistait, tout simplement, à lever, devant soi, les déchets de l'appropriation ? Découvrir : enlever cette couverture, ce déluge d'ordures... Kant définit le Beau comme désintéressé. Je le prétends désapproprié, débarrassé d'immondices. Je souhaite et pratique la dépossession du monde.

Je découvre aussi pourquoi ma langue garde, précieusement, les deux sens du mot esthétique : la sensation et la beauté. La perception révèle, dévoile, à force de lever des voiles. Rien ne cache plus les choses que les déchets de la propriété. Que je les enlève, et je dévoile la beauté du monde. Oui, la perception sauve le

monde. Si et quand le marin, tangage et roulis, vit dans le sourire innombrable des divinités océanes, quand et si le paysan ne cesse, pour garder son nonn, de magnifier le paysage, alors le premier ne lâchera plus de marée noire et le second ne livrera plus son volume au tsunami de la publicité. Extatique, fervente, rare... la désappropriation admire, lucide, et protège, efficace.

Découvrir, déposséder.

Je découvre l'épaisseur des possessions

Entreprise difficile. Je revois l'empilage des cartes. Il ne s'agit pas que de Géographie. Toutes nos perceptions nous montrent le réel à travers un réseau de présupposés qui le construit. Nous le croyons donné, nous le bâtissons. Exemple : certaines cultures voient sous le nom d'étoiles ou d'astres, corps, pour nous, ignés, circulant dans le vide, voient, dis-je, des clous d'orensemencés sous le dôme d'une voûte. Voient-ils le donné ? Nous aussi ! Non, voici deux constructions. Savoirs et cultures impriment donc en nous des références à travers lesquelles apparaît ce que nous croyons donné. Ce réel dont, peut-être, nous ne savons, nous ne saurons jamais rien, nous ne le recouvrons pas seulement d'urine et d'ordures, de signes et de marques, mais aussi, mais ensuite, de structures plus fines à travers lesquelles nous le voyons, sentons ou comprenons moins que nous ne nous l'approprions une nouvelle fois, sous le nom de science, de technique, de pensée : des centaines d'autres cartes.

Au-dessus donc des mappemondes, sales, nationales, s'empilent encore mille et mille réseaux qui nous livrent et nous cachent à la fois les choses du monde. Nous pouvons démontrer sans risque de nous tromper que nous ne traverserons jamais cet épais recouvrement surajouté. Bref, nous croyons percevoir et comprendre directement les choses ; non, nous ne le faisons qu'à travers l'impénétrable empilement de ces autres cartes, qu'à travers ce que l'on pourrait appeler, de nouveau, des stratégies d'appropriation, sophistiquées, celles-là, et moins grossières que celles que je viens de décrire.

On appelle découverte, dans les mines et les minières, l'enlèvement de la couche de terre et de roches sous laquelle gît le minerai désiré. Quand croissent cette masse et la densité de la matière qui la compose, le travail de creusement et de transport, par pelles, bulldozers, grues et camions... peut coûter presque aussi cher que l'extraction du plomb ou de l'or eux-mêmes. Je vous invite à mesurer l'énormité, ici, de l'effort à fournir pour *découvrir*. Non seulement nettoyer les déchets, mais lever les formats de ces fines stratégies. Comment défaire cette croûte de surface qui empêche tellement d'accéder au réel que l'on doute même qu'il existe, que l'on peut même démontrer par raisons probantes qu'il n'existe pas ? Et si, désespérément, nous tentions d'enlever cette épaisseur immense et dense ?

Qu'y a-t-il dessous ? En premier, la beauté. De la percevoir, une extase paisible m'enlève au-dessus de

moi-même. Puis-je dire, alors, décrire, montrer... ce que je perçois ? Non, car je ne dispose d'aucun langage pour cela, toute langue émanant des réseaux à travers lesquels je perçois le prétendu réel et montrant à l'évidence qu'il n'y a pas d'ineffable. La seule expérience directe que j'en puis avoir ne me donne que cette extase. Le même effort désespéré concerne les couches épaisses qui, en le recouvrant, montrent et cachent le moi lui-même ou moi-même à moi-même ; d'où s'ensuit la même silencieuse extase.

Derechef, puis-je dire ce qu'alors je perçois ? Ce qui ne peut appartenir à personne ? Le Beau ? Rien ? Le Néant ? Dieu ?

La religion, à nouveau

Je reviens au début, à la vie telle quelle. Privé de lieu, aucun vivant ne peut vivre. Qui en prive quiconque le tue. Naturel lui aussi, le droit à l'habitat se fonde sur cette faiblesse universelle du vivant. Ainsi se rapproche-t-il de la levée de la peine de mort. Voilà deux rares énoncés de droit naturel, je veux dire fondé sur des universaux de vie et de mort.

Dite chrétienne, voici, de nouveau, comment commence l'ère d'Occident et comment, peut-être, bifurquant sur la nature pour mieux la quitter, ses cultures se définissent. Une sainte tradition, hébraïque, la précède, dont un rite, déjà cité, fête les *tabernacles*, ces tentes hâtives de tissu

et de feuillages où, traversant le désert, le peuple juif se réfugia, de lieu en lieu, de location en location, pendant les faiblesses de l'Exode.

Plus tard débute le temps inauguré par Celui qui naquit dans une mangeoire, une crèche pour animaux, parce qu'il n'y avait pas de place pour lui dans les hôtelleries. Né dans une étable, en compagnie de l'âne, du bœuf et de quelques moutons amenés par les bergers des alentours, *sans toit* ; plus tard, privé même d'une pierre où reposer sa tête, *sans lit* ; né d'une mère *vierge*, et dont les saintes femmes ne trouvèrent pas le cadavre dans la *tombe, vide*. Le mot maison figure aussi peu dans les Évangiles que l'inscription ci-gît sur sa tombe. Pas de *couche*, pas de *vagin*, pas de *ci* : aucun des trois lieux-repères de la propriété que j'ai dite naturelle ne lui fut donné. Né, certes, d'une mère, mais sans y laisser de trace. En lui et par lui commence l'histoire d'une religion originale, celle d'un homme-dieu sans matrice, lit ni tombe, au maximum de la misère, condamné à mort.

Dieu sans lieu, Dieu du non-lieu. La religion de notre ère commence en cette fracture de fragilité. Infiniment faible, ce Dieu supplie pour obtenir notre protection, au sens d'un toit bâti de nos mains. Pour que Dieu s'incarne, chaque chrétien doit-il offrir l'hôtel -- la matrice, le lit et la tombe -- où recueillir ce SDF-là ? Où lui offrir location ? Seule mon intimité propre la lui donne.

Envoi : abus et usages individuels

Désormais, nous ressemblons à ce héros historique ou à cet homme-dieu, nos vies se développant comme la sienne. Dans un nouvel espace et le long d'un autre temps, une nouvelle phase de l'hominisation commence.

Question : comment aujourd'hui hanter le nouveau monde ? Des humains durs habitaient jadis une Terre dure. Ils voulaient l'avoir pour pouvoir l'habiter : disant cela, leur langue conjugait le même verbe. Des hominescents doux hantent désormais un espace qu'il nous faut vite rendre assez doux pour pouvoir y survivre, à la nouvelle condition de lutter tout autant contre son appropriation par l'envahissement du doux. Voilà l'œuvre *locative* de ce jour.

Je soutiens, dans ce livre, deux thèses, la seconde redéfinissant la liberté. La première décrit une évolution assez générale : la dérive vive du dur vers le doux. Il arrive qu'une énergie se métamorphose en signe et qu'il se mêle à elle. Ou qu'elle se mêle à lui. Les conduites d'appropriation commencent, ici, culturellement, par un meurtre – Romulus tue Remus pour s'emparer de Rome –, au moins par un enterrement – les ancêtres des propriétaires dorment sous la terre du *pagus* – ; elles commencent, aussi « naturellement », par un flux d'urine – chiens ou tigres –, par le sang des sacrifices, voire un jet de sperme – l'imprégnation... Passant par ces coulées corporelles, tout cela finit par un déluge d'écriture,

d'images, de signes et de bruits – publicité, pollution –, inondant les paysages et nos âmes, possédées. Il arrive, je le dis encore, que le doux devienne aussi dur que le dur.

De toutes ces conduites et contraintes d'appropriation, je suggère que nous nous délivrions. Que nous nous libérions de ces déjections. D'un même geste, partout répété, que nous affranchissions la terre du sacré : du sang, du sacrifice, de la guerre ; et le sol de la mort : des cadavres, des tombes, des cimetières ; et les femmes et les enfants de l'appropriation et de l'assujettissement sexuels et génitaux ; enfin l'espace et notre perception de l'appropriation publicitaire ; *la planète, enfin, de la bombe sale des propriétés...* Découverté-je, enfin, un nouveau nom de la liberté ?

Locataire, libertaire.

Res nullius, *égonomie*

Telle chose n'appartient en propre à personne. Ce vieux mot de droit nous touche tous aujourd'hui, en personne. Le combat, désormais sans frontières, que se livrent les plus riches et puissants, pour la possession de l'espace, de l'argent, des biens et des signes, se termine, ou plutôt, doit aboutir, suivant sa dynamique, à sa terminaison. Car il produit un monde, tout justement sans frontières, qui ne peut plus appartenir à personne. Poussé à son terme, à son nombre total et extrême, le geste même d'appropriation court ainsi à la fin de la propriété. *Mundus, res nullius* : le

monde n'appartient plus à personne, ni à ceux qui luttent pour l'avoir, par les résultats mêmes de cette lutte ; ni aux autres, exclus par les résultats de cette même lutte. Sans plus d'air respirable, sans eau indispensable, sans terre à cultiver, sans feu pour se chauffer, sans vivant à manger... Et donc, *res nullius, mundus* : ne vous battez plus pour le monde, il n'appartient plus aux hommes. Inappropriable, désapproprié.

Mais les hommes non plus ne s'appartiennent plus. De même que nous ne pouvons vivre dans l'espace d'un carnage immonde et dur, de même nos âmes deviennent-elles les champs d'épandage des images et des sons, doux, émanés des combattants de l'appropriation ; j'ai même comparé la mienne, devenue immonde, à une entrée de ville, conchiée d'affiches. Nous ne sommes plus à nous. Et donc, *Homo nullius* : l'Homme n'est à personne d'autre, il n'appartient qu'à soi. Vienne cette *égocratie*. Au moins cette *égonomie*. La liberté consiste, ce jour, en cette triple libération : libérer l'espace ; libérer nos âmes ; libérer, au moins, un lieu.

Face au mal propre, son symétrique le Bien Commun.

La fin de la guerre, le danger d'apocalypse

Polluer pour s'approprier ? Oui, l'histoire de ce geste s'achève. Nous ne pouvons plus enclore un terrain. Nous n'habitons plus le même espace, nous ne hantons plus le même monde que ceux qui, par ce geste, faisaient le cours morne de

l'histoire et dessinaient les réseaux de nos cartographies. Au moins au sens de ce droit « naturel » d'appropriation, il n'y a plus de droit : mêlées, indifférenciées, les limites ont fondu sous nos feux mélangeurs.

Naguère et jadis, de part et d'autre des bords et au sujet de leur statut, les guerres entre les hommes faisaient rage ; déchaînée, la violence envahissait un espace que nous considérions, sans le savoir, comme un simple support où inscrire ces limites, sans cesse remodelées par ces conflits. Or dans le nouvel espace sans frontières, qui implique un nouvel état de non-droit, *la guerre est finie*.

Pour plusieurs raisons : elle commença, en Égypte, à Troie, à Rome... je ne sais... comme institution de droit ; depuis lors, son début exigeait une déclaration en règle et elle finissait par des traités ou des pactes, d'armistice ou de paix, réglant des conflits souvent territoriaux, dessinant de nouvelles frontières. Ainsi parfaitement définie comme fait de droit, cette guerre s'achève, en effet. Déferlent désormais des relations violentes de non-droit, de celles que l'on appelle terroristes, nées déjà sous la Terreur, en France. Elle se termine, aussi, parce qu'aujourd'hui, une hyperpuissance sans rivale probable, ne peut venir à bout, à frais gigantesques, d'une des plus faibles nations de ce jour. Combien lui coûterait un affrontement contre une puissance équivalente ? Les vieilles guerres deviennent ainsi hors de prix. L'ancienne puissance, l'ancienne richesse... ne servent de rien. La fin de cette guerre historique, de droit, nous

laisse sans droit, c'est-à-dire dans le plus risqué de tous les dangers possibles. *La fin des limites spatiales sonne la fin des limites de droit.* La fin de la guerre nous livre à la violence sans frein : au risque d'apocalypse.

*Notre délivrance de ce risque :
une seule guerre contre toutes*

La fusion des frontières marque donc la fin de la guerre de tous contre tous, je veux dire de toutes les nations contre toutes les nations. Or une autre guerre, anciennement sans droit, se présente aujourd'hui à notre conscience et devient, de ce coup, fort nouvelle. Voilà cependant déjà longtemps que nous avons entrepris ce conflit contre le monde. Nous n'en avons pas conscience parce que ladite nature ne réagissait point à nos agressions agricoles, techniques, industrielles, motrices... ; bonne enfant, elle se laissait faire ; nos coups, il est vrai, portaient peu. Maîtres et possesseurs locaux, nous croyions avoir réduit le monde en esclavage, dur ; certains même pensaient qu'il se réduisait à notre représentation, douce.

Or le voici, face à nos puissances accrues et généralisées, le voici soudain présent, menaçant, global, formidable, plus puissant que toutes nos puissances réunies, nécessaire à notre survie et à celle de nos enfants, le voici tonnant comme Jupiter, brûlant comme les forges d'Héphaïstos, en tsunamis d'ondes marines comme Neptune... Le voici devant nous, réveillé par nos entreprises... Le courroux du ciel, allumé

par nos vœux, fait pleuvoir sur nos têtes un déluge de feu... Je vois, devant moi, une Bête géante, plus haute et puissante que les anciens Léviathans, je la sens vibrer sous mes pieds, comme je la sentis frémir, au tremblement de terre que je subis à Stanford, je l'entends secouer son dos pour se débarrasser de tous les recouvrements que nos entreprises d'appropriation accumulèrent sur elle depuis des millénaires. Elle soulève ces couvertures. Elle rejette nos rejets. Elle se délivre des cartes dont les réseaux l'enchaînaient. Elle expulse nos propriétés. Non, nos rivaux ne nous menacent plus, mais elle nous contre-attaque ; non, nos ennemis ni nos adversaires ne nous agressent plus, mais elle nous inquiète. Nous n'avons plus qu'elle face à nous. Attention : va-t-elle se débarrasser de cette espèce qui se croyait sa propriétaire ? Va-t-elle ? Peut-être, mais le veut-elle ? Je le crains.

Du coup, le Contrat naturel fonctionnerait comme un traité de paix, qui, de nouveau, achèverait cette seconde guerre, *la seule vraiment que l'on puisse dire mondiale*, puisque l'Homme la livre contre le monde, mais la terminerait pour une raison inverse : parce qu'elle exige un droit. Il faut, d'urgence, vouloir signer ce Contrat, non en tant que nations, mais en tant qu'espèce.

Quand le vaisseau coule, deviennent dérisoires, stupides et dangereuses les batailles entre les timoniers, en haut, sur la passerelle, et les mécaniciens, en bas, aux machines. Par gros temps, mieux vaut – non, il faut

– s'unir pour renforcer les œuvres, vives et mortes. *La guerre contre le monde remplace, intègre, somme, additionne... et termine toutes les guerres entre les hommes.* La paix avec le monde oblige à la paix entre les hommes. Nous serons sauvés de l'apocalypse si et seulement si les humains de tous les pays s'unissent sans frontières pour avoir comme unique partenaire le monde.

La WAFEL en temps d'hominescence

J'entends régulièrement les fonctionnaires des institutions internationales dire : Nous ne nous réunissons pas ici pour traiter de l'eau, de l'air, du feu, de la terre ni des vivants... ni du monde... mais pour défendre les intérêts de nos nations respectives. À la place d'institutions *collectives* qui atteignent dès ce matin l'âge décisif où les dinosaures disparurent, j'ai proposé naguère de constituer une institution *objective*, la WAFEL, dont les initiales diraient, en anglais, ni les hommes, ni les nations, ni l'espèce, mais le monde : l'Eau, l'Air, le Feu, la Terre et les vifs. Encore un coup, vienne la *cosmocratie*.

À la guerre de tous contre tous, de toutes les nations contre toutes les nations, s'oppose donc désormais une seule guerre contre toutes, une guerre contre toutes les guerres, la guerre du monde face aux guerres entre les hommes. Le naufrage interdira l'apocalypse. Un immense fragment de l'Histoire s'achève, que j'appelle volontiers, une fois encore, période d'hominescence.

Car cette lutte contre la pollution suit, exactement, le processus d'hominisation. Je viens de montrer, en effet, que nous devons quitter peu à peu la condition animale, celle des mammifères ou des carnassiers qui pissent sur les limites de leur niche. La devise cartésienne de maîtrise et de possession de la nature, qui l'eût cru ?, nous assimilait aux chiens et aux lions, pour le dur, et aux rossignols, pour le doux. Descartes, le malheureux, entérinait nos usages bestiaux.

Nous vivions encore – vivons-nous toujours ? – mi-animaux mi-hommes, comme des fétiches. Nous ne cessons d'en laisser la partie basse.

Réserve du monde, réserve de l'Homme

Jusqu'ici, je ne parlai que négativement ; j'exprimai critiques et réserves. Je finis par ce dernier mot, en ouvrant l'éventail luxueux de ses sens positifs.

En réserve, le monde et les choses constituent la somme totale des réserves. Voilà le premier sens, *collectif* et *objectif*, qui exprime le lien du genre humain à son habitat : épargne, provision, trésor, parc mondial. Par rapport à cette réserve, nous avons à observer de la réserve. Voilà son deuxième sens, *subjectif*, à la fois de psychologie, d'esthétique et de morale : discrétion, ménagement, modération, modestie, respect, retenue, décence, pudeur, admiration éblouie... obligation de détachement... (Attention, au passage : sang et sperme donnent vie ; aussi biodégradables, les

excréments peuvent servir d'engrais, je l'ai annoncé ; ne cherchez pas un monde trop propre, où, de nouveau, une culture trop pure recouvrirait la nature, impure ; axène, sans corps étranger, il deviendrait plus dangereux que concret, je veux dire mêlé ; aimez le biodégradable... lavez-vous, lavez-vous bien, ne vous lavez pas trop, vous tomberiez malade... l'excès de lessive nuit). Nous devons pratiquer un devoir de réserve ; en ce troisième sens, *juridique*, la totalité du monde et des choses forme la succession héréditaire des générations futures, légalement leurs réservataires. Dernier sens, *locatif* : ici et seulement ici, j'habite ma réserve.

Il n'y a plus, en effet, de propriété que ma réserve, soit ma niche propre. Mon manteau, *a minima*. Mon pays : mes pages. En raison de sa faiblesse, de cette fragilité que j'appelle volontiers ontologique, de sa misère, de ce néant... qui forment, à mes yeux, le propre de l'Homme... chacun a un droit, vital et naturel, au logement. Comment, maintenant, définir les limites intimes de cette location, devenue poreuse en raison des nouvelles technologies ? « Le premier qui, ayant enclos un jardin, s'avisa de dire : "Ceci me suffit", et demeura égonome sans baver sur plus d'espace, fit la paix avec ses voisins et garda le droit tranquille de dormir, de se chauffer, plus le droit divin d'aimer. » Voilà du Jean-Jacques en version Michel Serres.

Signature locative

Du coup, oserai-je encore publier ces lignes ? Avec leur urine, les animaux écrivent aussi ; les enfants, également, avec leurs excréments. Mon pays : mes pages. Oserai-je les signer ? Aussi blanches que la nappe et les serviettes d'un restaurant étoilé, aussi propres, dis-je, que doivent l'être les draps de lit d'un hôtel accueillant, ces pages, naguère éblouissantes de virginité, je viens d'en salir des dizaines de mon encre noire et de mon intention énergique d'envahir ses alinéas ; grâce à l'ordinateur, je n'y fais plus de taches ! M'en voilà l'auteur, et, avec l'éditeur qui appose, avec moi, son sigle sur la couverture, j'en deviens l'un des propriétaires, de sorte que vous avez dû les acheter pour les lire. Vais-je, oui, de plus et sans contradiction, les signer de mon nom ?

Lequel ? Je m'appelle, en effet, Michel Serres. Puisqu'elles l'appellent mon nom *propre*, ma langue et la société me font croire que je pourrais détenir la *propriété* de ces deux mots. Or je connais des centaines de Michel, de Miguel, Michaël, Mike ou Mikhaïl... Vous connaissez de même des Serres, des Sierra, des Junipero Serra... d'un nom ouralo-altaïque désignant la montagne. J'ai rencontré quelquefois des homonymes stricts. Non seulement ce nom ne m'est pas propre, mais son sens désigne de l'usuel. Michel : *qui est comme Dieu* ? questionne le mystique ou le théologien juif ; Serres, ou *qui habite les montagnes*, dit le géographe ou l'historien de la route de la soie. Ainsi, les noms propres, parfois, miment ou répètent

des noms communs, de *lieux* même quelquefois. Ainsi le mien cite le Mont-Saint-Michel, de France, d'Italie ou de Cornouailles, trois points alignés. Nous habitons des sites plus ou moins prestigieux. Je m'appelle Michel Serres, non point en propre, mais en *location*.

Mon vrai nom, le seul personnel et authentique, je ne le connais ni ne m'en souviendrais, si je l'apprenais ; je ne peux donc pas le signer, puisque, développé selon mon ADN, il se compose de quatre lettres combinées plusieurs milliers de fois. Comme dans un cadenas chiffré, la combinaison, originale, spécifique et rare, demeure un secret, même pour moi. Nul, sauf exception, ne sait dire ainsi son patronyme original ; tous au contraire, comme moi, déclinent seulement celui qu'ils ont emprunté. Nul jamais n'a porté mon chiffre génétique, ni le tien, lecteur, alors que des Michel Serres, il y en a eu, dans le passé, il y en a, aujourd'hui, il y en aura, par la suite, autant qu'aujourd'hui des appartements ou des maisons à louer.

Mon vrai nom personnel enfin, mon identité authentique, codent et contribuèrent à construire, dans la réalité vive, mon organisme, charnel, lourd et *dur* ; dur, je veux dire comparable aux forces et aux énergies des choses du monde et en connexion avec elles. Mon passeport et diverses cartes de crédit ou prétendues d'identité – alors qu'elles se réduisent à dire quelques-unes de mes appartenances – portent mon nom *locatif*, signal arbitraire et léger, autrement dit doux.

Doux, je veux dire aérien et volatil. Doux, je veux dire éperdu et faible. Doux, blanc. Doux, pacifique. Doux, misérable et sans lieu.

Novembre 2007